

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 11

Artikel: Monsieur Trueb et la pluie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200968>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gex, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

NOUVEAUX ABONNÉS

Les personnes qui prendront un abonnement d'UN AN, à dater du 1^{er} avril prochain, recevront GRATUITEMENT les numéros du trimestre courant (1^{er} janvier au 31 mars).

Une kermesse au village.

Ils appellent de ce nom, toute fête à attractions, à la ville comme au village ; où donc les grands mots exotiques ne vont-ils pas se nicher !

Dès le bon matin, l'artillerie communale, c'est-à-dire les « boîtes », ont convié les habitants à des idées joyeuses. Les ménagères ne savent où donner de la tête ; ce sont des fers à mettre à chauffer pour rafraîchir ruches et rubans, c'est une couture à refaire à la culotte blanche du gymnaste, c'est un bouton à recoudre, c'est une chevelure à mettre hâtivement à son avantage, d'où, sens-dessus de dessous dans toutes les pièces de la maison.

Avec tout cela, il faut que le repas de midi soit servi longtemps avant l'heure habituelle.

A une heure précise, le cortège, composé des gymnastes et des membres de la société chorale, et agrémenté de la présence de quelques demoiselles en robe blanche, parcourt, musique en tête, les rues du village, annonçant le commencement du labeur pour les promoteurs de la fête. Oui, labeur ; le mot n'est pas exagéré.

Le champ de fête domine un site merveilleux. La foule impatiente s'est rassemblée en ce lieu. Tout d'abord les tables sont envahies par les « soiffeurs » de toutes les heures, tandis que les autres gens piétinent sur place, se demandant quels mystères cachent les murailles de toile brute improvisées quelques heures auparavant. A vrai dire, il y a bien de frustes écriteaux qui renseignent imparfaitement les badauds ; les gens quelque peu intellectuels savent bien à quoi s'en tenir.

Bientôt, c'est d'un bout à l'autre de la grande allée ombragée un vacarme indescriptible. Là-bas, c'est le cor du préposé au panorama, lequel, sur quatre notes, pas toujours réussies, appelle l'attention des indécis.

« Entrez, entrez, mesdames, messieurs ; » il n'en coûte que 10 centimes aux premières, tandis qu'aux secondes... il n'y en a pas ». Et l'on n'est point déçu, vraiment, car, à travers des verres de couleur, agencés dans une paroi de carton, on est censé apercevoir le majestueux Mont-Blanc, avec le chapeau de Napoléon et le profil de la jeune Grecque, les sept pointes de la Dent-du-Midi, Genève et le Salève, voire même le grand jet d'eau du dimanche, tout cela formant un cadre superbe au lac bleu, précédé de la riche plaine régionale.

Il est vrai que mesdames les sommités ont, malgré l'heure avancée, négligé d'ôter leur

bonnet de nuit ; il n'en est pas moins vrai qu'on vous a offert un panorama pour de bon.

Ici, la roue tournante qui octroie à quelque rare amateur un numéro gagnant à la loterie, des porcelaines de premier choix !

Voici la pêche miraculeuse, qui cause mainte exclamation de joyeuse surprise, mais plus souvent une moue de dépit ou un jaune rire. Tout à côté, le jeu des fléchettes, longtemps demeuré sans amateur. Fera-t-il ses affaires ?

Mais ce qui promet un succès infaillible, c'est la ménagerie du Cap, dompteur M. O. Québœuf. Le rugissement des fauves est terrible et une gueule rouge et des yeux flamboyants qui apparaissent aux ouvertures aménagées comme amorce à la curiosité, donnent le frisson. Le fameux Québœuf, un pseudo boa constricteur enroulé autour de son cou, décrit de l'entrée de la baraque, les merveilles qu'elle renferme, si bien que, oubliant votre méfiance, vous franchissez le seuil de la baraque. Là, pas l'ombre de cette écœurante odeur de fauves propre à toutes les ménageries, avantage inestimable pour les nerfs délicats, et, deuxième avantage, la foule ne vous étouffe point. Le dompteur, quittant son rôle de pitre, se transforme en cicerone.

Ici encore, il se montre supérieur et son boniment est aussi savant qu'instructif. Les fauves se conduisent décemment et sont sages comme des images car, lions, panthères, ours blanc, ours brun, hyène et éléphant se tiennent immobiles sur leur feuille de carton.

Emerveillé par le boniment, j'engage le barman à offrir ses services à l'établissement zoologique de M. Bidet, à Genève. Il sourit à cette idée et, devenu tout à coup expansif, il exhibe de sa poche une vaste feuille de papier qui contient, noir sur blanc, la tâche apprise et qu'il aura à répéter indéfiniment au cours de la journée, labeur qui a déjà passablement éraillé son timbre de voix.

Après tant de vives impressions, la nécessité d'un rafraîchissement se fait sentir et, tout en sirotant une citronnade gazeuse, je constate que la kermesse bat son plein. Cloches, sifflots, tambours, appellations de toutes parts, grincement strident des joujoux de baudruche, cliquetis des verres et des chopas, gros rires des hommes attablés, rires perlés des jeunes filles. Au travers de ce fouillis humain endimanché circulent trois jeunes personnes vêtues de mousseline blanche coupée de rubans cerise ou de nœuds bleus, la taille bien corsetée, la chevelure artistement frisant, lesquelles offrent des billets de tombola. Leur insistance est vraiment méritoire et je remarque que les jeunes vendeuses ne s'adressent guère qu'au sexe masculin, ensorte que leur succès est toujours assuré.

Il nous reste à voir le clou des attractions, ces pierrots qui brillent et se démènent sur une estrade, aux fins d'amener des spectateurs aux courses de taureaux et aux productions gymnastiques. Ici encore, l'ingéniosité des organisateurs n'a pas failli à son mandat.

— Sont-ce de vrais taureaux ? demande une fillette à sa mère.

— Bien sûr, répond celle-ci, ce sont de vrais taureaux en étoffe noire bourrée de sciure.

Quant aux toréadors, ils ne sont représentés que par les gymnastes au juste-au-corps de tricot bariolé et à la culotte blanche ; ils ne s'escriment qu'au trapèze, aux parallèles et aux exercices du bâton, ce qui est infiniment moins pénible à voir que les cruautés des cirques espagnols.

Somme toute, cette fête locale et plutôt intime m'a suggéré la réflexion que la campagne suit de près la ville, que l'ingéniosité, l'humour et même le sentiment esthétique ne sont pas le propre des seuls citadins. Nous nous en doutions.

Revenons à la kermesse. Son complément obligé est le bal.

A huit heures, les gymnastes et les membres du chœur d'hommes quittent le champ de fête pour aller chercher les danseuses à leur domicile respectif. Cette partie du programme a nom la ramasse, et c'est quelque chose de charmant, je vous assure, car ça met le cœur en joie ce défilé du cortège à travers rues et ruelles, drapeaux et musique en tête ; les toilettes blanches et roses apportent leur note poétique parmi les représentants de la force et de l'art.

Et cette jeunesse, espoir de l'avenir, a tournoyé jusqu'au matin dans la vaste salle de danse.

L. D.

La vigne renaît.

Un viticulteur décrivait, jadis, dans un journal français, un essai fait par lui pour augmenter le produit de la vigne ou le rendre plus précoce. Le procédé, qui lui avait complètement réussi, consistait à entortiller, après les avoir relevés à l'avance, les sarments de deux ceps ensemble. Ce travail fait durant une quinzaine de jours, en commençant huit jours avant la moisson du froment, arrête la végétation, permet au soleil de pénétrer entre les ceps, augmente la récolte au moins du quart ou du tiers et elle est beaucoup plus mûre.

Un autre propriétaire, qui a expérimenté ce procédé, écrit, dans le même journal : « La partie de ma vigne ainsi travaillée a rendu un quart de récolte en sus, comparativement à la partie soignée selon l'ancienne méthode. La différence fut tellement frappante que plusieurs de mes voisins se sont promis de généraliser à l'avenir l'emploi de ce procédé ».

Monsieur Trueb et la pluie.

Un auteur italien, M. Rovetta, a publié dans le *Secolo*, de Milan, en feuilleton, un roman intitulé *La femme de Son Excellence*, et dont les scènes principales se déroulent dans les Alpes d'Ollon. Voici deux ou trois pages qui donneront une idée de la manière de l'auteur :

Il pleut. Le blond et rubicond M. Trueb aîné, gérant de la Tête-Pointue, à Villars sur Ollon, toujours pressé, sautillant, gambillant et faisant ses habituelles révérences, traverse le vestibule bas et obscur de l'hôtel tout bour-

donnant des allées et venues des étrangers ; il s'arrête à la porte d'entrée, lève les yeux vers le ciel gris, puis, s'avancant au milieu de la haute terrasse, étend la main grande ouverte... Il pleut !

— Sale temps !

M. Trueb abaisse sur son nez les lunettes d'or qu'il porte volontiers au milieu du front et poursuit en grognant ses observations météorologiques.

— De l'eau !... par tonnes !... Ça ne va pas traîner !

En effet, les pointes de la Dent-du-Midi sont enveloppées d'un manteau de plomb et, sur le dos de la grande montagne noire, des nuées blanchâtres, chassées par le vent, se poursuivent, s'allongent et s'amincissent comme si elles allaient se dissiper ; mais soudain elles se reforment et se rejoignent, s'entassant les unes sur les autres, plus épaisses et plus gonflées.

— Sale temps !

La plaine, que raie la bande trouble du Rhône, les villages aux claires façades, les chalets disséminés sur la pente des monts ou groupés dans un cirque de collines, tout ce vert paysage, si varié et si coloré, disparaît peu à peu sous les nuages fumeux qui s'avancent et s'étalent, tandis que sur la terrasse crépissent les premières gouttes de pluie.

— Je ne te demande, chien de Jupiter, qu'un peu de soleil pour aujourd'hui et demain ! Songe qu'il va m'arriver une famille de tout premier ordre : huit dames et messieurs avec une dizaine de domestiques !

L'hôtelier se tourne dans la direction de Genève : du noir, encore plus de noir !

— Aïe ! aïe ! quand le mauvais temps vient du lac, on en a pour huit jours !

Tout à coup, bien que le ciel continue de s'assombrir, le visage de M. Trueb s'éclaire et rayonne.

Sur la terrasse est apparu un des hôtes du premier étage — chambre, d'angle avec salon — M. le baron Marco Danova.

— Monsieur le baron, j'ai bien l'honneur... Tous mes respects, monsieur le baron.

— Mais le noble étranger, un ex-Vénitien qui a force de voler des millions à Alexandrie d'Egypte, a presque perdu la parole, ne répond pas aux obséquieux compliments. Il est furieux ; son nez est devenu un bec menaçant et sa face ronde encadrée d'une courte barbe trop noire, n'est plus jaune, mais verte.

— Allez au diable, M. Trueb, vous et vos pronostics !... Il pleut, ne voyez-vous pas qu'il pleut !

Le terrible baron fronce les sourcils et se croisant les bras sur la poitrine fixe l'hôtelier.

— Répondez, homme-baromètre, pleut-il ou ne pleut-il pas ?

— Quatre gouttelettes... mais cela ne fait rien.

— Comment ! cela ne fait rien !

— Je veux dire, monsieur le baron, que ce n'est qu'une petite ondée passagère. Demain...

— Demain !... Voilà une semaine que, tous les jours, vous me dites : demain ! C'est scandaleux : dix-huit heures de chemin de fer, cinq heures de voitures et monter à mille trois cents mètres pour se noyer !

A cette sortie du baron, M. Trueb, remontant ses lunettes sur le front, fit entendre un formidable éclat de rire.

— Il y a bien de quoi rire ! monsieur l'hôtelier. Je vais faire mes malles et décamper, en barque, s'il le faut.

— Partir ? maintenant que le temps se met au beau ?

— Au beau ? rugit le baron, au beau ?

— C'est la fin de la bourrasque, les prévisions sont des plus favorables, le baromètre

monte, la corde de l'ascenseur est molle, molle, molle.

— Vous ne m'avez jamais dit qu'elle fût dure ; il n'en a pas moins plu tout le temps !

— Je vous assure que nous avons le beau, et puis, monsieur le baron, j'ai toujours de la chance et je porte bonheur à mes hôtes... Voyez la cime des Diablerets, elle commence à se découvrir !

— N'est-ce pas la Dent-du-Midi qu'il faut observer ?

— Le soir, monsieur le baron, le soir ; mais dans la matinée, le grand horoscope, le signe infaillible, ce sont les Diablerets.

Tant d'assurance en imposa au baron Danova.

— Alors, je pourrai tout de même entreprendre demain cette fameuse excursion au Chamossaire ?

— Je vous le certifie.

La promesse d'un ciel serein pour le jour suivant est toujours, même pour ceux qui y sont habitués, un des rares plaisirs qu'offre la montagne par la pluie.

Marco Danova, subitement radouci, ouvrit son parapluie et s'éloigna de son pas d'automate.

Cependant les nuées continuaient de monter, toujours plus rapidement. Un instant, un pâle rayon de soleil les troua obliquement, éclairant la croupe d'une colline et les roches d'une arête. Puis l'atmosphère se brouilla de nouveau et une violente raffale rejeta M. Trueb dans son hôtel.

Alors, tandis que les dames poussent des clameurs d'épouvante, qu'on ferme les fenêtres et les volets et qu'on allume les lampes électriques, M. Trueb, saluant à gauche et à droite, et faisant révérences sur révérences, se réfugie dans son bureau...

Driin ! La sonnerie du téléphone appelle M. le gérant.

— Voilà ! Qui me demande ?

— C'est de Bex, de la part de la famille italienne qui doit monter à Villars.... Pleut-il chez vous ?

— Le ciel se débarbouille !... Le temps sera superbe !... Je vous le garantis...

A la bonne franquette.

C'était au temps des milices.

Un soldat qui faisait sa première école fut placé en sentinelle devant le corps de garde de la Cité.

Peu après, passe un officier en petite tenue. La sentinelle continue sa faction.

— Vous ne me connaissez pas ? fait l'officier.

— Na, monsu, n'ai pas c't'honneur.

— Je suis l'inspecteur général des milices. Quand j'arrive, vous devez appeler le poste voisin.

La sentinelle posa son fusil et alla frapper à la vitre du corps de garde, en criant :

— Dité-vai, vos autrés, vo faut ti sailli frou, y a cauquon qué vo demandé.

Chansons.

CHANSONS D'HIER

Vous nous demandez, cher *Conteur*, dans votre avant-dernier numéro, « qui connaît la vieille chanson ? »

J'aime mieux, cent fois mieux,

Un jeune mari qu'un vieux, etc.

J'ai entendu souvent — dans les Alpes vaudoises surtout — fredonner le couplet que vous publiez. Hier encore, je l'ai fait chanter à une personne âgée de 75 ans et qui a été élevée dans le Jura. Invariablement la mélodie a été — avec quelques modifications — celle de la chanson du « Roi Henri » :

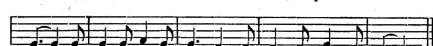
Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville....
Etc.

En fait de chansons villageoises, connaissez-vous celle de la « Délaiée », que j'ai entendu chanter, il y a quelques années, à la fin d'un repas de noce, à Sullens. C'était une grande fille de vingt ans qui chantait cela, très lentement, avec des larmes dans la voix, les yeux baissés et les mains jointes ; « tout le monde pleurerait »... l'épouse surtout.

Très lent.



Je suis la dé-lai-sé - e Qui pleu-re nuit et



jour. Ce-lui qui m'a laissé - e Fut mon premier a-mour.

I

Je suis la délaissée
Qui pleure nuit et jour,
Celui qui m'a laissée
Fut mon premier amour.

II

Il a pleuré, l'infâme,
Pour enchaîner mon cœur,
Pour allumer la flamme
Qui brûla mon bonheur.

III

Ses sanglots, ses caresses,
Et ses baisers trompeurs,
Et ses folles promesses
M'ont jeté dans les pleurs.

IV

Je tremble et je suis pâle :
Je le vois chaque jour
Aux pieds d'une rivale
Lui conter son amour.

J'ai entendu ailleurs cette même chanson, à laquelle avaient été ajoutées les deux strophes suivantes, qui me font l'effet de ne pas appartenir au texte original :

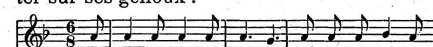
V

Elle s'en va furieuse
Et tue son amant ;
Après la malheureuse
Alla s'en faire autant.

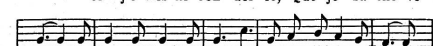
VI

La mort est bien cruelle,
Souvenez-vous toujours ;
Et demeurez fidèle,
Jeunesse, à vos amours.

Et celle-ci, qu'une bonne, venant de Bonvillars, nous chantait jadis, en nous faisant sauter sur ses genoux :



Si j'é-tais hi-ron-del-le, Que je sa-che vo-



ler, Sur le sein de ma bel-le J'irais me re-po-ser.

II

Amusez-vous, fillettes,
Profitez des beaux jours,
Le temps des amourettes
Ne dure pas toujours.

III

Une fois mariée,
Il faut changer de nom,
S'occuper la veillée
Et bercer le poupon.

PAUL-E. MAYOR.

CHANSONS D'AUJOURD'HUI

Nos pensionnats.

A Mimi.

I

Deux par deux, sages, les yeux droits,
— Quelquefois se t'nant par les doigts —